

« De quoi parliez-vous en marchant ? »

Anne Fortin

Numéro 803, juillet–août 2019

Invitation à la marche

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91250ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortin, A. (2019). « De quoi parliez-vous en marchant ? ». *Relations*, (803), 44–44.



Anne Fortin

« De quoi parliez-vous en marchant ? »

L'auteure est théologienne

Violence, arrestation, exécution. Après la mort de Jésus, des disciples retournent chez eux, écrasés par l'anéantissement de leur espérance. Un inconnu les rejoint sur la route et leur dit : « de quoi parliez-vous en marchant ? » (Luc 24, 17). Pas à pas, leurs yeux s'ouvrent et leurs paroles se transforment.

La question fait éclater l'angoisse du chemin. Elle permet de dire ce qui ne se voit pas mais que chacun porte en silence, comme dans la « Grande Marche du Retour » à Gaza. Car si l'on peut décrire cette Grande Marche sous de nombreux angles, cela n'explique pas pour autant pourquoi les Palestiniens et les Palestiniennes de Gaza marchent inlassablement, sans se décourager, semaine après semaine, tout en comptant des centaines de morts et des milliers de blessés et d'amputés depuis son début, en mars 2018. Comment expliquer que ces personnes continuent de marcher alors que rien n'a changé – sinon pour le pire ? De quoi parlent-elles en marchant ? Leurs pas parlent d'espérance et de l'espoir d'être entendues par le monde entier. Elles marchent, tenant à bout de bras l'espérance d'Abraham. Elles sont bien les enfants d'Abraham, lui qui n'est jamais arrivé nulle part et qui a passé sa vie à marcher. À Gaza, ses enfants marchent encore.

Ces personnes marchent, poussées par la seule chose qu'il leur reste, l'espérance. Elles marchent portant avec elles la destruction de toutes les infrastructures, un blocus sur les biens essentiels, le fait que 95 % de leur eau n'est pas potable, qu'il n'y a que trois ou quatre heures d'électricité par jour, que le taux de chômage est de 45 %. Elles marchent « avec » tout cela. Au cœur de leur marche de protestation contre leur situation invivable, tous et toutes sont « prisonniers de l'espérance » (Zacharie 9, 12).

Ces Palestiniens et ces Palestiniennes m'apprennent à marcher. Eux qui n'ont rien nourrissent ma marche. Ils ouvrent mes pas à l'espérance, car ils parlent d'autre chose que de désolation et d'abattement. Ils me disent qu'il y a un sens à aller partager leur vie et leur désir de justice même si les pouvoirs politiques et militaires les ont déjà rayés de la carte.

C'est ainsi que, concrètement, et non dans un sens figuré, je pars pour marcher à leur côté, aussi longtemps que mes jambes et mes pieds me le permettront. Partir vivre là-bas, c'est plonger au milieu de la plus grande prison à ciel ouvert. Il ne s'agit pourtant pas tant de tout quitter que de marcher « avec » tous ceux et celles qui se soutiennent les uns les autres, « avec » tout ce qui manque.

Les Palestiniens sont pour moi comme Jésus qui lave les pieds de ses disciples à la veille de leur grande marche. Car ils auront à marcher en dépit des confrontations, de la violence, des arrestations, des blessés et des tués. Jésus dit à ses

disciples que pour entreprendre une telle marche semée d'embûches, « vous devez vous laver les pieds les uns les autres » (Jean 13, 14). Le départ de Jésus vers son Père sera un long passage et il sait que son seul atout est « que le Père lui a tout remis dans les mains » (Jean 13, 3). Que fera-t-il alors de ses mains ? Ses mains se mettent au service des pieds qui seront endoloris par la marche. Le passage de la peur à la vie – le passage de la pâque – se fait par les pieds ! Lorsque Jésus prend soin des pieds de ses disciples, c'est comme si la « Parole de vie » s'unissait à leurs vies en marche. Car elle est « avec eux » et c'est à elle à qui ils disent : « reste avec nous car le soir vient et déjà le jour baisse » (Luc 24, 29)¹.

C'est ainsi que les Palestiniens me redisent aujourd'hui qu'il n'y a rien d'autre à faire que de se soutenir les uns les autres, concrètement, pas à pas, sur la route.

Ce récit me parle de mon chemin à venir sur les routes de Palestine. Dans le travail de coopération que je choisis de vivre là, il s'agira « d'opérer » avec ceux et celles qui cherchent la

Au cœur de leur marche de protestation contre leur situation invivable, tous et toutes sont « prisonniers de l'espérance ».

justice et qui se font artisans de paix. « Coopérer » sera s'engager dans un questionnement sur comment marcher avec l'autre, avec ce qui lui manque et ce qui me manque. Au creux d'autant de manques, il ne reste qu'à espérer qu'un inconnu surgisse et pose la question : « De quoi parliez-vous en marchant ? », et que la réponse soit : nous parlions de prendre soin de l'autre sur le chemin.

Voilà ce qu'est le bonheur dans l'évangile de Jean (Jn 13, 17). Coopérer ne changera pas le monde et n'aura aucune influence sur la politique d'apartheid de l'État d'Israël envers le peuple palestinien. Tout bien pensé, diront certains, cela n'en vaut sûrement « pas la peine ». Mais il y aura un « amour qui se mettra en peine » dans une espérance persévérante qui mettra la foi en marche (1 Thess 1, 3).

Les questions de sens demeureront. Toutefois, plutôt que de se demander quel est le sens de tout cela, la recherche prendra une autre direction. La question devient : où demeure le sens ? La réponse est une invitation à marcher : « venez et voyez² ». ©

1. « Être avec » est la plus ancienne définition de la résurrection : « Nous les vivants, qui seront restés, [...] nous serons toujours avec le Seigneur » (1 Th 4, 17).

2. Voir le document œcuménique élaboré par des chrétiens palestiniens, « Un moment de vérité : Une parole de foi, d'espérance et d'amour venant du cœur de la souffrance palestinienne », Kairos Palestine, 2009.